

## Maneno wa siasa, les mots du politique en Tanzanie

**E**N Tanzanie, l'adoption du multipartisme en 1992 et l'annonce de la compétition électorale pour emporter le pouvoir ont marqué une rupture nette avec le discours politique diffusé depuis l'indépendance.

Déjà, la liberté de parole qui soufflait sur le pays depuis la fin des années 80, liée à l'essor d'une presse indépendante, brisait certains tabous. Au ton plus libre et plus critique que les médias d'État, cette nouvelle presse démystifiait à voix haute le pouvoir puisque ceux du « haut du haut » pouvait être critiqués, épinglés, voire même calomniés (1). Si la Tanzanie n'était pas un des pays les plus oppressifs du continent africain, loin de là, et si les oppositions sont toujours restées marginales, la liberté de parole, la possibilité de contester ouvertement le pouvoir marquent le tournant le plus important de l'évolution politique actuelle.

Le kiswahili a largement contribué à la construction d'une identité nationale, il en a façonné certains aspects. Cette langue est inextricablement liée à l'histoire politique du pays, à la définition que les Tanzaniens ont d'eux-mêmes. Son usage en politique à l'échelle nationale fut une décision réfléchie des responsables du mouvement nationaliste. C'est dans cette langue que fut formulée par Nyerere l'idéologie *ujamaa*, obligeant celle-ci à des adaptations et à la création de mots pour exprimer sa pensée. Cette langue s'est adaptée et s'adapte encore à la réalité sociale du pays, les innovations lexicales sont donc de ce point de vue révélatrice des transformations puisque cette langue n'est ni étrangère ni réservée à l'élite.

L'étude du vocabulaire politique, et surtout de son renouvellement, nous permet de déceler les infléchissements dans la conception du pouvoir, de sa légitimité, telle qu'ils avaient été façonnés en plus de 20 ans par l'idéologie *ujamaa*. Ils permettent de repé-

rer les enjeux sociaux auxquels sont dorénavant confrontés les Tanzaniens. La démocratisation et l'adoption du multipartisme apportent également des nouvelles règles de compétition politique, avec l'organisation d'élections. L'étude sur le langage n'est certainement pas suffisante pour analyser les changements en cours, mais elle donne néanmoins des indices sur les évolutions des attitudes vis-à-vis du pouvoir et de la contestation que seule la pratique du politique dans la durée permettra de confirmer ou non.

Ce type d'étude est particulièrement intéressant en Tanzanie car la langue officielle, le kiswahili, est comprise par l'ensemble des populations. Il partage une longue histoire politique avec les Tanzaniens que nous allons brièvement évoquer en premier lieu. Nous présentons ensuite l'évolution du vocabulaire politique et l'utilisation de la poésie dans le contexte des transformations politiques actuelles.

### **Le kiswahili en Tanzanie, aperçu historique et politique de sa diffusion**

La Tanzanie est un des rares pays d'Afrique à avoir adopté une langue africaine comme langue nationale unique et dont l'usage est réellement partagé par l'ensemble des citoyens. Choix politique autant que pragmatique, cette décision s'appuyait sur des facteurs linguistiques et politiques qu'il faut brièvement rappeler. Après l'indépendance, le kiswahili devait non seulement contribuer à la formation de la Nation mais également à la diffusion de l'idéologie ujamaa. Responsables politiques et universitaires ont alors œuvré pour construire et diffuser un langage politique illustrant l'idéologie.

Le kiswahili est né des contacts entre les populations autochtones de la côte est-africaine et les migrants originaires de la péninsule arabe. Si les emprunts linguistiques aux migrants ont été nombreux, ils n'ont concerné que le vocabulaire puisque la structure grammaticale est africaine (2). Le kiswahili s'est ensuite diffusé à l'intérieur des terres d'abord par le biais des commerçants arabo-swahili (XIX<sup>e</sup> siècle) puis des autorités coloniales. Les autorités allemandes, puis anglaises, l'ont utilisé dans l'administration, conscientes que cette langue était la *lingua franca* d'un pays qui en comprend plus de 130 (3). Par souci d'efficacité, les autorités

(1) La qualité de la presse indépendante est très inégale et certains titres misent sur le sensationnel pour vendre leur tirage. Procédant par allusion, ils insinuent plus qu'ils ne démontrent.

(2) D. Nurse et T. Spear, *The Swahili: Reconstructing the History and Language of an African Society, 800-1500*, 1985, Philadelphie, University of Minnesota Press.

(3) H. Batibo, « Les langues », in H. Batibo et D.C. Martin (dir.), *Tanzanie, l'Ujamaa face aux réalités*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations (mémoire n° 80), 1989, pp. 51-56. De plus 95 % des langues du pays sont des langues bantoues comme le kiswahili.

coloniales ont alors engagé un travail de recherche sur la langue coordonné par le Comité inter-territorial sur le kiswahili (regroupant le Kenya, l'Ouganda, Zanzibar et le Tanganyika) formé en 1930. Celui-ci choisit alors un kiswahili de référence parmi les diverses formes dialectales de la côte (le kiswahili de Zanzibar ou kiunguja), en fixa l'orthographe en caractères latins et organisa sa diffusion sur les territoires (4). Si l'utilisation du kiswahili a pendant un temps entraîné la prépondérance des côtiers aux postes administratifs, cette langue avait néanmoins un caractère supra-ethnique du fait de son usage dans les relations commerciales entre les différents groupes ethniques du pays. Utilisée pour des fonctions précises, elle allait sortir de ce cadre lorsque les responsables de la TAA (Tanganyika African Association) puis de la TANU (Tanganyika African National Union) ont choisi de l'employer pour diffuser plus aisément leur message politique dans le pays. Les responsables du mouvement nationaliste, soucieux de favoriser l'émergence d'une identité politique commune, ont rapidement perçu la force mobilisatrice du kiswahili qui leur permettait d'éviter d'avoir recours à des interprètes, et de se différencier des autorités coloniales en rejetant l'anglais, dont l'usage était limité à une petite minorité d'Africains. D'un médium pragmatique, le kiswahili allait peu à peu devenir le symbole de l'unité des peuples du Tanganyika et de sa lutte contre le colonisateur (5). Puisque cette langue n'était pas la langue exclusive d'un seul groupe, elle pouvait devenir la langue de tous. Conscients des risques de divisions portés par l'identification ethnique, les dirigeants nationalistes insistaient sur la non-ethnicité du kiswahili, avec succès d'ailleurs, puisque la diffusion de cette langue, associée avec d'autres facteurs comme l'histoire coloniale commune, un territoire partagé (le futur État) ont posé les bases de la construction d'une identité collective tanzanienne que l'expérience idéologique *ujamaa* après l'indépendance a achevé de façonner.

À l'indépendance, les autorités ont fait de l'éducation et de la swahilisation du pays une de leurs priorités et la langue fut toujours valorisée par le pouvoir politique comme étant le patrimoine commun des Tanzaniens. Langue africaine qui s'était opposée aux colonisateurs, langue de la contestation, puis de l'unité, elle participait à la définition de l'identité nationale mieux que n'importe quel autre critère dans un pays très vaste, aux disparités trop nombreuses, gravement sous équipé, et comptant plus de 130 ethnies. Le kiswahili permettait de gommer les différences.

(4) Sous la direction de F. Johnson, le comité a publié un dictionnaire kiswahili/anglais/kiswahili qui fait toujours référence aujourd'hui.

(5) J. Blommaert, « Ujamaa and the Crea-

tion of the New Waswahili », in D. Parkin (ed.), *Continuity and Autonomy in Swahili Communities, Inland Influences and Strategies of Self-Determination*, Wein, Afropub, 1994, pp. 65-86.

Pour ce faire, les responsables politiques, et Nyerere plus particulièrement, ont attribué des vertus au kiswahili qui sont pure fabrication idéologique. La langue devait contribuer à l'émergence de l'identité du Tanzanien alors qu'elle n'est en rien un marqueur d'une identité traditionnelle des peuples de ce territoire. Le kiswahili devait donc valoriser la culture nationale (6) de la Tanzanie alors que, lié à l'essor de la société swahilie, il véhicule des valeurs de l'organisation sociale de celle-ci (valeurs urbaines, islamiques par exemple). Les responsables politiques associaient étroitement langue et culture et définissaient la culture comme exclusivement africaine. Les traits dominants de cette culture, largement fabriquée et idéalisée pour les besoins de l'unité et qui ont été ensuite repris par l'idéologie *ujamaa*, étaient d'abord la solidarité et l'égalité au sein des unités domestiques, valeurs qui devaient être transposées à l'échelle nationale. Cette entreprise de fabrication idéologique a été relayée par les universitaires (7), qui se sont attachés à dissocier clairement la langue de son origine côtière, à minimiser l'apport arabo-musulman au profit de caractéristiques perçues comme authentiquement africaines.

Le kiswahili, dans le cadre de la diffusion de l'idéologie *ujamaa*, était plus qu'un outil puisqu'aux yeux des dirigeants il était également un vecteur des valeurs socioculturelles (8) portées par l'idéologie.

L'utilisation du kiswahili pour exprimer le politique a amené les Tanzaniens à former des *mots nouveaux* pour exprimer des concepts n'existant pas forcément dans cette langue. Il ne s'agissait pas de créer des mots de toutes pièces mais d'utiliser différents procédés linguistiques. Quand c'était possible, le champ sémantique de mots déjà existants fut élargi. Dans certains cas, on eut recours à des emprunts dans les autres langues bantoues du pays lorsqu'elles disposaient du vocabulaire adéquat et ces termes ont été intégrés en les soumettant aux règles phonologiques du kiswahili. Enfin, de nouveaux termes furent créés au moyen de périphrases (9). L'enrichissement du vocabulaire politique répondait alors à une volonté claire des autorités. S'imposant comme une nécessité pour communiquer directement aux différents peuples du pays,

(6) Ainsi le ministre de la Culture en 1969 pouvait recommander la collecte des chants et poèmes traditionnels des sociétés tanzaniennes et proposer ensuite leur traduction pour les « intégrer » au patrimoine national.

(7) J. Blommaert, *art. cit.*

(8) M.H. Abdulaziz, « Tanzania's National Language Policy and the Rise of Swahili Political Culture », in W.H. Whiteley (ed.), *Language Use and Social Change. Problems of Multilingualism with Special Reference*

*to Eastern Africa*, Londres, 1971, Oxford University Press. A. Lodhi, « Language and Cultural Unity in Tanzania », *Kiswahili*, 1974, vol. 44/2, pp. 10-13.

(9) C.W. Temu, « Kiswahili Terminology : Principles Adopted for the Enrichment of the Kiswahili Language », in *Kiswahili*, vol. 51/1 & 51/2, 1984, pp. 112-127. G. Mhina, « Problems Being Faced in the Process of Developing African Languages with Special Reference to Kiswahili », in *Kiswahili*, vol. 42/1, pp. 43-57.

à l'indépendance, ce travail de modernisation de la langue fut confié à l'Institut de recherche sur le kiswahili (basé à l'université de Dar-es-Salaam). Au cours des années 60 et 70, la revue de l'Institut publiait régulièrement des listes de mots nouveaux, concernant non seulement le domaine politique mais aussi les autres sciences (10). Elle proposait des termes et avalisait des usages.

Ce travail de modernisation de la langue s'est accompagné d'une politique ambitieuse de scolarisation et d'alphabétisation des populations. A l'heure actuelle, aucun Tanzanien ne conteste son rôle premier dans la construction d'une identité collective. Les Tanzaniens se sont réellement appropriés la langue même si les fondements idéologiques de départ étaient porteurs d'ambiguïté. Ce travail idéologique autour du kiswahili, les efforts en faveur de sa diffusion et son prestige à l'université et dans les cercles politiques l'ont effectivement imposé comme la langue de communication dans toute la société en dépit du pluralisme linguistique du pays. Il est devenu la langue du quotidien en milieu urbain, des relations avec le pouvoir dans les campagnes, la langue de l'instruction pour tous, la langue du politique et de la culture.

A la suite des transformations politiques et économiques de ces dernières années, le langage politique s'est modifié sans pour autant modifier le statut du kiswahili dans le pays.

### **L'usage de la langue en politique**

---

L'utilisation du kiswahili en politique répondait à la conviction que cette langue était la plus à même d'exprimer les aspirations du peuple tanzanien. D'ailleurs, les créations lexicales pour exprimer le « nouveau » ont largement puisé dans les langages symboliques qui fondent la légitimité du pouvoir. Enfin, la valorisation de cette langue par les responsables politiques a progressivement imposé l'usage d'une « belle langue ». La littérature a souvent servi à exprimer les idéaux politiques et aujourd'hui encore, la poésie occupe une place particulière en politique.

#### ***Le renouvellement du vocabulaire politique***

Le choix des mots n'est jamais anodin, surtout en politique, car certains portent non seulement un sens mais également une histoire et une pratique sociale (11). Ils sont donc inséparables du

(10) Dans le domaine des sciences sociales et humaines, les créations lexicales ont, dans leur ensemble, été adoptées par les Tanzaniens. En revanche, d'un usage plus restreint, les terminologies swahilies créées pour les besoins des sciences exactes n'ont été

diffusées ni par les médias ni par l'école. Les Tanzaniens ne se les sont donc pas appropriées.

(11) P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 244 p.

contexte de leur diffusion. L'histoire politique de la Tanzanie peut être racontée avec quelques mots, non parce qu'ils définissent à eux seuls un projet de société mais parce qu'ils sont les marqueurs lexicaux (12) du discours idéologique diffusé à un moment donné.

L'apparition, la diffusion puis l'abandon du terme *mapinduzi*, révolution en kiswahili, illustrent l'importance du champ connotatif d'un mot. Ce terme est né dans le contexte colonial. Il fut formé à partir de la racine *pindua*, renverser, retourner et dans le vocabulaire courant, ce verbe a une connotation négative puisqu'il signifie « changer de camp, retourner sa veste ». Pourtant le terme *mapinduzi*, dans son sens politique, a pris un sens plus positif puisqu'il s'agissait de s'opposer aux autorités coloniales, de s'en détourner, il était alors associé à l'indépendance et son usage est lié à l'essor du mouvement nationaliste. De plus, dans le contexte propre de la Tanzanie, la révolution n'implique ni violence, ni chaos, mais un changement profond. Depuis 1977, le terme est présent dans le nom même du parti au pouvoir, le *Chama cha Mapinduzi* (CCM, le Parti de la Révolution), ce qui lie ce mot au pouvoir en place. Qu'il s'agisse des changements politiques survenus en Europe de l'Est en 1989 ou des transformations politiques que connaît la Tanzanie depuis 1992, date de l'adoption du multipartisme, ces changements sont généralement nommés *mageuzi* (de *geuza*, changer, modifier, transformer) et non *mapinduzi* alors que les deux termes peuvent sembler synonymes. En fait, le mot *mapinduzi*, très usité pendant la période *ujamaa* du pays, était étroitement lié au pouvoir en place, ce qui le rend impropre à décrire les changements actuels. Les Tanzaniens ont donc ressenti la nécessité de forger un mot nouveau pour rendre compte de l'évolution politique de leur pays.

Depuis quelques années, le renouvellement du vocabulaire politique répond aux transformations sociales en cours liées à l'adoption d'un plan d'ajustement structurel (imposé en 1986 par le Fond monétaire international et la Banque mondiale) et du multipartisme. Il ne s'agit plus d'une nécessité ressentie par le pouvoir politique pour diffuser un message idéologique particulier, ni d'un travail encadré par les instances académiques. Les créations sont plus spontanées, elles émanent de la rue, sont reprises par les journalistes et les hommes politiques et se diffusent par le biais des médias et des meetings politiques dans l'ensemble du pays. Les termes « renouvellement du vocabulaire politique » doivent être compris dans un sens très large, il ne s'agit pas exclusivement de nouvelles créations lexicales mais également de transformation du champ sémantique de mots déjà existants.

(12) F. Bon, « Langage et politique », in M. Grawitz et J. Leca, *Traité de science politique*, Paris, PUF, 1985, pp. 537-573.

Le mouvement nationaliste, puis l'accession à l'indépendance ont donné à certains mots une charge émotionnelle très forte parce qu'ils symbolisaient alors le combat du peuple tanzanien. *Uhuru*, la liberté, est devenue, dans ce contexte, l'indépendance ; *umoja*, l'unité ; *maendeleo*, le développement, formé à partir de la racine *endelea* (avancer, aller de l'avant, ce mot implique l'idée de progrès) ; *haki*, le droit, la justice ; *mwananchi*, le citoyen (construit à partir de deux termes, *mwana* enfant et *nchi* pays et ce terme fut préféré au terme juridique d'origine arabe *raia*), *taifa*, la nation. Cette liste n'est sans doute pas exhaustive mais elle est représentative des aspirations et des combats politiques que menait alors le pays. L'accession à l'indépendance signifiait la fin du joug colonial, c'était la liberté. Les citoyens allaient goûter aux fruits de l'indépendance (*matunda ya uhuru*) souvent synonyme de la « belle vie » (*maisha mazuri*).

L'adoption de l'idéologie *ujamaa na kujitegemea* (souvent traduit par socialisme en comptant sur soi-même) et son application se sont accompagnées de la diffusion d'un vocabulaire particulier et de slogans politiques qui résumaient le projet de société véhiculé par cette idéologie. La création du terme *ujamaa* est intéressante du point de vue sémantique car ce mot (13) renvoie à tout ce qui a trait aux relations de parenté. Il s'agissait de construire à l'échelle nationale des relations entre citoyens et dirigeants impliquant les mêmes obligations que dans une famille : la solidarité et l'entraide. L'*ujamaa* offre alors aux Tanzaniens une vision de la société future qui doit se construire en transformant profondément l'ordre existant. Certains mots ont acquis une force émotionnelle particulière puisqu'ils expriment la quintessence du projet idéologique. Ainsi, l'ordre à détruire est illustré par les termes *ubepari*, capitaliste, *unyonyaji*, l'exploitation (de *kunyonya*, sucer, aspirer), *kupe*, l'exploiteur (mais à l'origine ce mot signifie la tique), *beberu*, l'impérialiste (également le béliet), *mlanguzi*, le profiteuse. Le vocabulaire politique forgé pendant cette période résulte de la volonté de dire l'idéologie officielle avec des mots qui résonnent dans les imaginaires. Ainsi, le monde à détruire s'exprime par des vocables liés à l'animalité, à la sauvagerie alors que le monde à construire puise ses mots dans l'univers sécurisant de la famille. L'ambition politique est de défaire la société inégalitaire léguée par la colonisation pour construire une société égalitaire (*usawa*), solidaire

(13) La définition dans F. Johnson, *Kiswahili/English Dictionary*, Nairobi, Oxford University Press, 1984 (1<sup>re</sup> édition 1939), p. 148. *Jamaa* : number of persons gathered or collected together, family, society, assembly. *ujamaa* : relationship, kin, brotherhood. Une défi-

inition identique est proposée par le dictionnaire de l'Institut de recherche sur le kiswahili, Taasisi ya Uchunguzi wa Kiswahili, *Kamusi Sanifu*, Dar-es-Salaam, Oxford University Press.

(*ujamaa*) et patriotique (*uzalendo*). L'*ujamaa* valorise la solidarité entre les peuples du pays. Les citoyens, *wananchi*, sont des paysans (*wakulima*) et des ouvriers (*wafanyakazi*) puisque ces deux groupes doivent être les principaux soutiens et bénéficiaires des transformations sociales. Pour signifier l'égalité des hommes entre eux, les Tanzaniens s'appellent *ndugu* ou *mjamaa*, deux termes qui font référence aux liens de parenté. Les termes marquant les positions d'autorité comme *Mheshimiwa* (« son excellence ») ne sont plus usités puisque les dirigeants sont au service des populations. Ainsi, le terme *ndugu* est de rigueur entre les responsables politiques et s'applique également au président tanzanien. J.K. Nyerere reçoit le titre de *Ndugu Mwalimu* (« camarade professeur ») Nyerere ou *Ndugu Rais* (« camarade président ») plutôt que *Mtukufu* (ou *Mheshimiwa*) *Rais* Nyerere (« son excellence le président Nyerere »). Cette convention de langage vise à souligner l'austérité et le moralisme de l'*ujamaa*. Enfin, quelques slogans synthétisent les principes de l'*ujamaa*, notamment la priorité donnée à l'agriculture et à l'effort collectif : *Siasa ni kilimo*, la politique, c'est l'agriculture, *Kilimo cha kufa na kupona*, l'agriculture pour mourir ou guérir. Ces slogans traduisent l'accent mis sur le développement agricole alors que *Uhuru ni maendeleo*, l'indépendance c'est le développement, suivi de *Uhuru ni kazi*, l'indépendance c'est le travail, expriment la nécessité d'unir les forces du pays pour le développement.

Ces mots et ces expressions traduisent un état d'esprit, mais pour qu'ils prennent, pour qu'ils passent dans le vocabulaire courant des Tanzaniens, il fallait qu'ils résonnent familièrement dans les sensibilités populaires, que leur compréhension soit immédiate et évidente. Les représentations et les langages symboliques intégrés dans la rhétorique politique de l'*ujamaa* s'insèrent dans les différents systèmes de compréhension des sociétés tanzaniennes, permettent de faire les liens entre le nouveau (l'ordre social à construire) et l'ancien (les structures sociales existantes), sans imposer de rupture nette. Les études (14) sur la culture politique construite pendant la période *ujamaa* mettent en évidence les registres symboliques utilisés dans le langage pour dire le pouvoir et l'organisation sociale. Elles attribuent en partie la popularité de la politique *ujamaa* à l'adéquation des langages politiques avec les imaginaires du pouvoir que véhicule la langue. Et cette adéquation explique la popularité de ce lexique politique pendant la première décennie qui suivit l'adoption de la Déclaration d'Arusha.

(14) Principalement les études de D.C. Martin, *Tanzanie, l'invention d'une culture politique*, Paris, Karthala & Presses de la Fondation de sciences politiques, 1988,

chap. 14 et 15, et « Par-delà le boubou et la cravate : pour une sociologie de l'innovation politique en Afrique noire », *Canadian journal of african studies*, XX (1), pp. 4-36.



Aucun débat public n'a accompagné l'adoption du plan d'ajustement structurel de 1986. Ce n'est qu'en 1992, lors de la conférence de Zanzibar que le parti reconnaît avoir pris un tournant politique et idéologique. Il abandonne alors officiellement la politique *ujamaa na kujitegemea*. Si le discours officiel est en retard par rapport aux actes, les Tanzaniens ne s'y sont pas trompés, qu'ils soient responsables politiques ou simples citoyens. Les études sur la campagne électorale de 1990 ont montré que les termes *ujamaa na kujitegemea*, *mabepari*, *kupe*, *mlanguzi*, *beberu* ont été très peu usités (15). De même, le manifeste électoral publié par le CCM ne fait que deux fois références à l'*ujamaa na kujitegemea* contre 13 fois dans le manifeste publié pour les élections de 1985. L'*ujamaa* est pourtant encore la doctrine officielle mais ce qui se cache derrière le mot est en pleine transformation. Bien qu'aucune définition explicite ne soit proposée par le parti (16), son sens se simplifie, se transforme pour signifier de manière très générale le contrôle de l'économie par les citoyens. C'est également à ce moment que les articles de presse soulignent l'écart entre le mot et sa réalité pratique, sur un ton souvent plein d'humour : « Le pays compte-t-il encore sur lui-même (utilisation du terme *kujitegemea*) ? Non, seuls les dirigeants ne comptent que sur eux-mêmes » ou encore « Reste-t-il encore un *mjamaa* en Tanzanie ? »

Les transformations économiques de ces dernières années et l'adoption du multipartisme se caractérisent non seulement par un renouvellement partiel du vocabulaire politique mais aussi par l'abandon de tout un vocabulaire qui avait été popularisé par la politique *ujamaa*. Le nouveau vocabulaire illustre les nouvelles préoccupations des Tanzaniens, leurs inquiétudes, les nouvelles valeurs que portent la libéralisation de l'économie : la richesse, la valorisation de la réussite sociale, la compétition économique et politique. De même, les pratiques du pouvoir se sont transformées et les termes de déférences sont réintroduits dans le vocabulaire courant. Le terme *ndugu*, bien qu'encore usité dans des contextes familiers, ne désigne plus que rarement les « grands » de l'État. En revanche, le vocabulaire popularisé par l'accession à l'indépendance, comme *uhuru*, *usawa*, *maendeleo*, *umoja*, *haki*, ont gardé leur pouvoir émotionnel dans le contexte politique actuel car ces mots renvoient à des concepts qui fondent toujours l'idéal du pays au-delà des idéologies partisans ou des programmes économiques (17). Ces mots réveillent le patriotisme et le nationalisme des Tanzaniens, deux sentiments largement diffusés parmi la population.

(15) R.S. Mukandala et H. Othman, *Liberalization and Politics. The 1990 Election in Tanzania*, Dar-es-Salaam, Dar-es-Salaam University Press, 1994, 319 p.

(16) Chama cha Mapinduzi (CCM), *Pro-*

*gramu ya Chama cha Mapinduzi; Mwelekeo na Sera katika Miaka ya 90*, Dar-es-Salaam, 1992, pp. 4-5.

(17) Comme la devise républicaine française : Liberté, égalité, fraternité.

L'adoption du plan d'ajustement structurel en 1986 a progressivement accentué les différenciations sociales et diffusé de nouvelles valeurs et de nouveaux comportements. La libéralisation de l'économie a permis l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie commerçante et accéléré la paupérisation d'une grande partie de la société. C'est cette nouvelle réalité sociale qu'expriment les créations lexicales actuelles. Le terme *gabacholi* désigne la communauté commerçante d'origine indienne et arabe qui a largement profité de la libéralisation de l'économie. Ce terme est péjoratif et méprisant puisqu'à l'origine il signifie « le voleur ». Sa diffusion est liée à la popularité du thème de l'indigénisation (*uzawa*) parmi les partis d'opposition et traduit une vision ségrégationniste de la société, d'un côté les Tanzaniens africains et de l'autre les Tanzaniens d'origine étrangère. La réussite socio-économique des minorités est perçue comme un manque à gagner pour les populations locales puisqu'il n'est plus condamnable d'être riche si on est africain comme l'atteste la popularité du richissime homme d'affaires africain Menji (18) dont la *success story*, rapportée par les médias locaux, démontre que l'on peut devenir riche, même en Tanzanie. La résurgence des identités communautaires marque une rupture nette avec le discours politique de la période *ujamaa*, où les distinctions communautaires étaient exclues des normes du discours « politiquement correct » de la période. D'ailleurs, autre signe du changement, la richesse, autrefois honteuse, s'affiche désormais pour montrer la réussite sociale. La voiture est un des signes extérieurs de richesse les plus fréquents. Ce ne sont plus les *wabenzi* (de mercedes-benz) du début des années 1960, mais des *pajeroman* (une voiture 4 × 4). Le *mkulima* et le *mfanyakazi*, autrefois valorisés par le pouvoir politique comme les piliers de la société tanzanienne, ont vu leur prestige s'éteindre. Les discours politiques, qui s'ouvraient sur l'expression *Ndugu wakulima na wafanyakazi* débutent dorénavant par des salutations plus neutres qui s'adressent à l'ensemble des citoyens (*wananchi*). La réussite sociale n'apparaît possible que par le commerce. Être « businessman » devient synonyme de modernité et il n'est pas un petit vendeur de rue qui ne revendique cette appellation plus prestigieuse que le terme swahili de *mfanya biashara* dont le sens se réduit à « boutiquier ». La paupérisation d'une partie de la société est illustrée par la création de deux nouveaux termes. Les *walalahoi*, littéralement « ceux qui dorment le ventre vide », sont ceux qui n'ont aucune chance à saisir dans les conditions économiques actuelles de la Tanzanie, les chômeurs, les condamnés aux emplois précaires et mal payés. Quant au terme *wamachinga*, qui désigne à l'origine un groupe ethnique (*machinga*) situé au sud du pays, il rend

(18) Menji dirige plusieurs sociétés d'import-export, il possède également un groupe de presse, une radio et une télévision.

compte des difficultés d'insertion des jeunes dans la société actuelle puisqu'il désigne les jeunes gens (au départ originaires du sud mais le phénomène semble actuellement concerner l'ensemble du pays) qui ont migré vers la ville pour échapper au chômage. Ces jeunes deviennent colporteurs dans les rues de Dar-es-Salaam. Les *wamachinga* sont devenus l'illustration des inégalités engendrées par la politique libérale. Pendant la campagne électorale de 1995, ce terme synthétisait l'ensemble des frustrations des Tanzaniens face aux difficultés économiques. Ces quelques mots, qui font figure de marqueurs lexicaux de la situation sociale actuelle, soulignent l'accentuation des différenciations sociales selon des lignes de fractures différentes de la période *ujamaa*. Les exploités et les capitalistes (notons que le terme *bepari* trop connoté est peu usité) étaient condamnés du fait de leur activité et non (officiellement) du fait de leur origine communautaire. La richesse signifie la réussite, le *businessman* remplace le paysan, et à côté, comme laissés-pour-compte, les *walalaho* et les *wamachinga*.

### **De l'usage politique de la belle langue**

Le prestige du kiswahili dans le pays oblige à sa maîtrise parfaite, et pour plus d'efficacité, il vaut mieux *bien parler* (19). En Tanzanie, la belle langue, même en politique, est souvent poétique. Puisque le kiswahili était considéré comme l'un des atouts les plus importants pour favoriser l'émergence d'une culture tanzanienne moderne, l'usage d'une langue soignée, écrite, littéraire s'est vite imposé aux dirigeants du mouvement nationaliste. Le poème épique, l'*utenzi*, genre littéraire côtier est rapidement réapproprié par les dirigeants pour exprimer les thèmes porteurs de ce mouvement. Illiffe (20) fait remonter au début des années 20 l'apparition des premiers poèmes politiques sur le continent. Le journal de l'association, *Kwetu* (chez nous), publiait alors régulièrement dans ses colonnes des poèmes illustrant les objectifs politiques de la TAA. Dans les années 30, le poète Shaaban Roberts mit son talent au service de la politique avec plusieurs poèmes épiques narrants les événements mondiaux. Membre actif de l'association, son talent littéraire puisait son inspiration dans les préoccupations politiques de l'époque. La poésie épique occupait ainsi une place importante dans l'expression des revendications politiques. Genre littéraire particulier, la forme et le fond contribuent à donner une dimension héroïque aux faits et actes des hommes engagés dans le mouvement nationaliste. Long poème narratif qui célèbre un héros ou un événe-

(19) Voir à ce sujet la thèse de A.F. Lwaitama, *A Critical Language Study of Tanzanian Presidential Kiswahili Political Oratory*, Birmingham, Aston University, 1992.

(20) J. Illiffe, *A Modern History of Tanganyika*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, 616 p.

ment important, où la légende se mêle à l'histoire, le hasard devient le destin, les transactions et les négociations deviennent des successions d'événements de caractère héroïque et quelquefois sublime.

Après l'indépendance, en liaison avec le travail de modernisation de la langue, une littérature en kiswahili se développe dans le pays. L'enjeu est non seulement littéraire mais aussi idéologique (21). La langue étant patrimoine commun des Tanzaniens, elle est considérée comme le meilleur outil pour exprimer la culture. Littérature et politique restent étroitement nouées puisqu'il s'agit de prouver que le kiswahili a non seulement les moyens de tout exprimer mais aussi tout d'une langue littéraire, d'une belle langue. La maîtrise de la belle langue (22) est une marque à la fois d'éducation et de patriotisme. Pour ces raisons, les poètes sont sollicités par les autorités pour narrer l'histoire du peuple tanzanien et de ses dirigeants.

Jusqu'à l'adoption du multipartisme, le contenu des *utenzi* politiques était consensuel puisqu'il valorisait l'idéal national, les ambitions politiques du peuple et les événements fondateurs de la nation. Après l'adoption du multipartisme, le développement d'une presse indépendante au ton souvent plus critique et la possibilité de dire, de critiquer, de contester le pouvoir a donné une nouvelle dimension aux *utenzi*. De l'éloge du pays et de ses dirigeants, l'*utenzi* peut devenir dans certains cas plus polémique puisqu'il peut stigmatiser et ridiculiser les dirigeants. A Zanzibar, pas un meeting qui ne s'ouvre sans un *utenzi* dont la lecture prépare le public à entendre les discours qui vont suivre. Les partis politiques ont d'ailleurs des poètes attirés et les meilleurs *utenzi* sont publiés. L'*utenzi* apparaît donc être un moyen de communication politique particulièrement apprécié des Tanzaniens. Et dans ce contexte, la récitation est une performance oratoire, une démonstration d'usage d'une « belle langue », autant de qualités qui donnent plus de poids et d'emphase aux convictions politiques. En 1994, l'ex-président du pays, Julius Kambarage Nyerere, prend position dans le débat sur la structure de l'union entre Zanzibar et la Tanzanie continentale en publiant un long *utenzi* (203 strophes) intitulé *Tanzania Tanzania* (23). Le devenir de l'union tanzanienne entre le Tanganyika et Zanzibar divise alors l'ensemble de la classe politique, y compris dans les rangs de l'ancien parti. Les arguments, qu'ils émanent des partisans du statu quo ou des partisans de la rupture de l'union, reposent non pas sur une lecture rationnelle des dysfonctionnements

(21) M.M. Mulokozi, « Revolution and Reaction in Swahili Poetry », *Kiswahili*, 45/2, 1975, pp. 46-65.

(22) Les Tanzaniens parlent alors de kiswahili *sanifu*, où *sanifu* signifie l'habileté, la dextérité, l'art de la composition.

(23) J.K. Nyerere, *Tanzania Tanzania*, Dar-es-Salaam, Tanzania Publishing House, 1994, 46 p.

de l'union mais sur des fondements émotionnels : perte de l'identité tanganyikaise, double identité des insulaires (zanzibarite et tanzanienne). Nyerere intervient dans le débat et s'il choisit le moyen d'un *utenzi*, c'est qu'il sait que cette cause sera ainsi mieux servie que par une conférence de presse ou un article dans les journaux. Dans son poème, Nyerere rappelle l'histoire de l'union, l'inscrit dans les aspirations à l'unité que portait le mouvement nationaliste. Puis il rappelle vertement à l'ordre ceux qui, au sein même du CCM, prônent la rupture de l'union. L'*utenzi* permet les énumérations, celles des peuples du pays, celles des événements marquants, et ces énumérations, qui s'appuient sur les représentations historiques du pays, justifient l'attachement à l'union. Le texte de Nyerere est avant tout un texte passionnel tout comme l'est le débat sur l'union dans le pays. La poésie rend légitime cette apologie de l'union, permet une dramatisation excessive des conséquences d'une rupture. Elle pardonne l'excès alors qu'un discours obligerait à plus de modération.

L'*utenzi* permet à Nyerere d'exploiter les ressorts affectifs qui existent autour de la question de l'union tanzanienne d'autant plus qu'il en est le principal artisan. Il sait que son audience sera plus large, qu'il provoquera l'attention et que l'impact dans le temps sera plus long. Les journaux et les radios ont repris les strophes les plus marquantes de son poème et deux ans après sa publication, il est encore quelquefois cité. En le rédigeant, Nyerere fait la preuve de ses compétences, il démontre un talent, et l'utilisation de ce procédé littéraire relève d'une pratique sociale de la langue considérée comme un patrimoine commun, c'est une performance qui donne au message une dimension qui dépasse les sphères du politique.

Dans cet article, nous avons voulu souligner l'enjeu idéologique que portait la swahilisation du pays pendant la période *ujamaa*. Actuellement, le renouvellement du vocabulaire politique atteste de son détachement progressif avec le pouvoir, signe du succès de la diffusion de la langue dans le pays et de son appropriation par les Tanzaniens. Les créations lexicales rendent compte des changements en cours dans le pays et surtout de leur perception par les populations. Les nouvelles valeurs que portent les réformes économiques sont traduites par ce vocabulaire qui dessine les contours d'une société plus inégalitaire où la richesse s'affiche en signe de statut social. La négation actuelle des idéaux liés à l'*ujamaa* est illustré par l'abandon des mots qui les portaient. Le kiswahili est la langue du politique, au-delà des idéologies et l'usage d'une langue recherchée témoigne de son prestige dans le pays et des liens qui sont créés entre la langue et la culture tanzanienne contemporaine.

**Ariel Crozon**  
IFRA, Nairobi